

CONVERSATIONS AVEC JACQUES FONTANILLE

Jean Cristtus PORTELA¹

- RESUME : Cet entretien porte sur le parcours intellectuel de Jacques Fontanille, fondateur du Centre de Recherches Sémiotiques de l'Université de Limoges et responsable du Séminaire Intersémiotique de Paris, théoricien dont l'activité scientifique se mêle au parcours historique et théorique de la Sémiotique d'origine greimassienne. Dans cette interview par courrier électronique réalisée l'été 2006, Fontanille parle des épisodes qui ont marqué les débuts de son travail comme sémioticien et notamment des développements les plus récents de la Sémiotique.
- MOTS-CLES : Sémiotique ; passion ; tensivité ; épistémologie ; didactique ; pratique.

Quand on fait de la Sémiotique, on sait bien que dire d'un acte qu'il n'a pas de sens ou qu'il n'obéit à aucune logique, c'est faire preuve de paresse intellectuelle. D'une part, cela m'interdit de prétendre à quelque neutralité que ce soit dans cette série de questions que j'ai posées à Jacques Fontanille ; d'autre part, cela m'oblige d'emblée à rendre plus clair le projet initial de ces conversations : dans ce dialogue, je n'avais pour but que de tenter d'éclairer quelques zones d'ombre dans le passé récent de la Sémiotique, en interrogeant le parcours de celui qui est sans aucun doute un des partisans les plus combattifs de ce véritable projet éthique (pour reprendre une expression qui lui est chère).

Pendant une quinzaine de jours nous avons échangé des messages qui montrent le goût de ce chercheur pour la discipline dans laquelle il s'est engagé depuis bientôt 35 ans. Fontanille montre dans cet entretien que, pour un sémioticien, il n'y a pas de mauvaise question et surtout qu'il n'y a absolument pas de mauvais questionnement.

¹ Doctorant en Linguistique et Langue Portugaise – UNESP – Faculdade de Ciências e Letras – 14800-901 – Araçuaçuara – São Paulo – Brasil. Doctorant en cotutelle de thèse en Sciences du Langage (Sémiotique) – École Doctorale « Sciences de l'Homme et de la Société » – UNILIM – 87036 – Limoges – Haute-Vienne – France. Adresse électronique : jeanportela@uol.com.br . Cet entretien fait partie des activités développées dans le cadre d'un stage doctoral financé par la CAPES/MEC – Coordination de Perfectionnement du Personnel de l'Enseignement Supérieur du Ministère de l'Éducation brésilien.

Last but not least, poussé par une reconnaissance qui n'est pas du tout rhétorique, j'aimerais remercier Jacques Fontanille pour avoir gentiment accepté cette suite de conversations et pour avoir souvent et discrètement corrigé mon texte.

Limoges, juin-août 2006

Les années de formation

D'abord, si cela ne vous gêne pas, bien sûr, j'aimerais que vous parliez de vos origines et de votre formation avant l'Université. Vous êtes limougeaud, d'ailleurs un des rares limougeauds que je connais...

Je suis né à Limoges, dans une famille issue de la paysannerie limousine, et j'ai fait mes études secondaires dans cette même ville. J'ai suivi ensuite une formation de littérature et linguistique, et j'ai passé les diplômes universitaires de Lettres Modernes. J'étais destiné depuis l'adolescence à entrer dans l'enseignement, puisque mes parents m'avaient inscrit dans une filière qui préparait au métier d'instituteur, et ensuite j'ai préparé le métier de professeur de collège et de lycées, avant de faire mes deux thèses et d'entrer à l'université. Professionnellement, j'ai connu et pratiqué tous les types d'enseignement, depuis la maternelle jusqu'au doctorat, mais avec des rôles très variables.

Oui, je suis limousin (« limougeaud » désigne l'habitant de Limoges, et je me sens plus habitant de la région Limousin que de la ville de Limoges), et j'appartiens donc à une espèce rare : le Limousin est une des régions les moins peuplées d'Europe. Ce qui est rare est précieux, évidemment !

Êtes-vous particulièrement attaché à la culture du Limousin ? À l'occitan de chez vous, à la gastronomie peut-être... ?

J'ai un peu parlé l'occitan avec mes grands-parents et leurs voisins, dans le village où ils habitaient, et je l'ai surtout beaucoup entendu : je suis donc surtout un occitanophone passif ! Mais cela ne m'a pas particulièrement marqué, sinon que par nostalgie de mon enfance, j'aimerais encore aujourd'hui entendre l'occitan dans les rues de Limoges ; mais c'est bien fini : on y entend plus d'anglais (d'Angleterre) que d'occitan.

De fait, ce n'est ni la gastronomie ni la langue qui m'attachent au Limousin, mais les paysages, qui ont profondément modelé mon rapport à l'espace, à la couleur et à la lumière. Il y a des lieux et des points de vue, qui sembleraient anodins pour la plupart des gens, que je regarde à chaque passage comme

si je les voyais pour la première et pour la dernière fois en même temps. Ces paysages, je les emporte avec moi partout dans le monde, ils sont ma référence intérieure, et j'aimerais les emporter avec moi jusque dans l'au-delà, si on m'y autorise...

Comment s'est passée votre formation universitaire ?

Je vous ai déjà dit l'essentiel sur ma formation. Quand j'ai choisi les lettres, j'ai déçu et fâché tous mes professeurs de physique et de mathématiques. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ce choix, c'est ainsi.

Sur cette période universitaire, je retiens deux choses qui m'ont marqué.

D'abord, je suis entré dans l'enseignement supérieur en 1968-69, au beau milieu des révoltes étudiantes, au moment où on inventait en France les nouvelles universités, et cela laisse des traces ; je crois que c'est à ce moment-là que j'ai appris, tout ensemble, la réflexion politique, la contestation des disciplines traditionnelles, le besoin d'une recherche de pointe pour le renouvellement des enseignements, le goût de la provocation et de l'insolence.

Et ensuite, de mes années de formation universitaire en littérature, j'ai appris, non pas à lire, mais à me dégoûter définitivement de la rhétorique vaine des exercices académiques ; j'ai même fait des expériences, avec mes professeurs, pour les « tester » sans qu'ils le sachent : avec chacun, une fois je faisais « la dissertation du bon élève », avec la bonne rhétorique standard, et la fois suivante je faisais une étude structurale, ou toutes sortes de choses qui ne respectaient pas la rhétorique académique. L'écart entre mes notes était stupéfiant : de 5 à 18 sur 20, mais pas toujours dans le même sens, selon les professeurs ; évidemment, c'était leur propre conception de l'analyse littéraire qu'ils notaient ! Mais j'ai tout de même arrêté les tests pour pouvoir passer les examens et les concours sans risque !

Vous n'aviez que 19 ans en mai 68...

J'entrais dans l'enseignement supérieur ! J'ai passé beaucoup de temps dans les manifestations de rue. Et j'ai quand même réussi à passer mes examens...

D'après vos analyses, on sait bien que vous aimez Aragon, Apollinaire, Eluard, Gide et Proust, bien sûr... Vous aimez les « modernes », on le sait, mais il me semble que vous n'aimez pas beaucoup l'expérimentalisme de vos contemporains, comme celui de Queneau ou Perec, par exemple.

Je pense que ma formation y est pour quelque chose et que, quand on s'efforce

d'avoir une distance critique sur sa propre formation, on ne peut pas tenir cette exigence sur tous les plans, sinon on se marginalise. En effet, ma formation était orientée vers les programmes de formation à l'enseignement, et « mes » auteurs sont ceux que l'on propose aussi aux élèves dans les lycées. Mais il se trouve que j'y prenais aussi du plaisir, et qu'il y a chez ces auteurs de la ressource pour l'analyse. J'ai découvert Queneau et Perec plus tard, mais sans enthousiasme.

Et votre amour pour Proust ? Cela date du début de vos études universitaires ?

Proust, c'est une autre histoire : j'ai commencé à lire *La Recherche du Temps Perdu* dans les années 70, et je n'ai pas cessé pendant vingt ans. Il faut dire que je n'ai jamais réussi à lire l'ensemble d'un bout à l'autre en suivant, et que si j'ai tout lu et relu plusieurs fois, c'est parce que j'ai traité *La Recherche* comme un hypertexte : en naviguant en avant et en arrière, en sautant des passages et en reprenant les mêmes à satiété. Proust, c'était pour moi la résistance du texte, un texte qui m'échappait sans cesse. La résistance du texte, c'est le début de la sémiotique, parce que la sémiotique, c'était pour moi au début une méthode qui devait faire plus et mieux que la lecture intuitive, et Proust résistait à la lecture intuitive. Perec, par exemple, ne résiste guère, et la mécanique n'est pas même dissimulée sous le capot du moteur.

Proust, pour moi, c'est aussi un laboratoire permanent, multiforme. C'est une banalité de dire cela, mais je ne connais pas d'œuvre qui soit aussi proche d'un laboratoire sémiotique, et où la fiction ressemble à ce point à un essai philosophique, psychologique et sémiotique.

La sémiotique (re)trouvée, la connaissance d'A. J. Greimas

Quand et comment avez-vous découvert la sémiotique ?

En lisant *Sémantique structurale* [1966] et le *Maupassant* [1976], et en recherchant une théorie du texte qui soit compatible avec mes études de linguistique. Cela se passait en 1972, j'avais réussi le concours de l'agrégation de l'enseignement dans les lycées, j'étais en somme libéré des obligations antérieures, et je cherchais à définir un projet intellectuel personnel. En fait, je ne recherchais pas la sémiotique, mais une sorte de conciliation entre les sciences du langage et les approches textuelles ; j'ai rencontré la sémiotique parce que Greimas est le seul des « maîtres » de l'époque qui ait répondu *personnellement* à mon appel sur cette question, en m'écrivant « venez à Paris voir ce que nous faisons ». Et c'est seulement en fréquentant le séminaire de Greimas que je me

suis rendu compte que sa « sémantique structurale » appliquée aux textes était en fait une théorie générale de la signification. J'ai découvert alors l'ouverture du champ sémiologique à l'ensemble des modes d'expression.

Comment s'est passée votre première rencontre avec Greimas ?

Rencontre très ordinaire, d'un étudiant qui venait de Poitiers (où j'enseignais dans un lycée) pour demander à un professeur de bien vouloir diriger sa thèse. En fait, il m'a adressé à Coquet, sur le moment, mais avec Coquet, cela n'a pas marché, et Greimas m'a pris sous sa direction.

Alors vous habitiez à Poitiers...

Oui, où j'avais terminé mes études universitaires et commencé ma carrière de professeur « toutes catégories ».

Quel était-il le statut universitaire de la sémiotique à l'époque ?

À l'époque, la sémiotique était clairement un prolongement de la linguistique dans l'analyse des textes. Il y avait aussi le projet d'une sémiologie générale qui venait de Saussure, mais dans les faits, c'était l'époque des linguistiques textuelles, des analyses structurales des textes, et d'une manière générale de la « nouvelle critique littéraire » et du structuralisme.

Si on pense à J. Courtés, J.-C. Coquet, C. Zilberberg, E. Landowski, I. Darrault-Harris, J.-F. Bordron ou encore au jeune F. Rastier que, dès la fin des années 60, travaillait déjà avec Greimas – et cela pour ne citer que quelques collaborateurs français – vous étiez le « cadet » des grands sémioticiens qui ont travaillé dans les premières années de la théorie, n'est-ce pas ?

Oui, nous étions deux « cadets » dans le groupe, arrivés la même année dans le séminaire de Greimas, Denis Bertrand et moi. Si j'ose dire, on ne s'est plus jamais quittés, lui et moi. Il nous a fallu un peu plus de temps pour nous faire accepter par les plus anciens, juste le temps d'apprendre un peu de sémiotique.

J'explique à tous mes étudiants qui s'effraient de la difficulté de la sémiotique qu'en arrivant dans le séminaire de Greimas, j'ai été frappé par quatre choses d'inégale importance : (i) la densité de la fumée de cigarette qui nous mettait en apnée pendant deux heures ; (ii) la voix hésitante et si étrange de Greimas, en public ; (iii) la foule, qui débordait de la salle jusqu'au milieu des escaliers ; (iv) et le fait que la moitié des participants du séminaire ne comprenait pas plus de

30% de ce qui se disait. J'ai mis six mois (six mois de lectures acharnées) pour commencer à comprendre de quoi on parlait dans ce séminaire.

Mais l'effort en valait la peine.

Vous étiez bien le cadet, mais, par contre, vous vous êtes engagé au projet greimassien comme peu d'entre eux...

Question de tempérament et de constance ! Un des participants assidus de ce séminaire, dont j'ai oublié le nom depuis et qui a disparu dans l'anonymat, avait commenté aigrement mon attitude et ma place grandissante dans ce séminaire, en disant : « finalement, il suffit de persister et de résister pour être toujours là ! ». Beau pléonisme apparent : oui, mais persistance et résistance, ce sont des compétences « humaines, pathémiques et morales », et pas des compétences « intellectuelles et cognitives ». C'est avec Greimas aussi que j'ai appris que pour faire une carrière de chercheur au plan international, il faut, disait-il par provocation, 20% d'intelligence pure et 80% de facultés d'une autre nature, notamment de qualités humaines. C'est ce qui manque aujourd'hui en France à la génération des jeunes sémioticiens : la générosité, la disponibilité, la constance, l'abnégation. Jean-Luc Godard disait que le « travelling » était au cinéma une affaire de morale ; moi, je soutiens que le carré sémiotique et le parcours génératif, c'est aussi une affaire de morale intellectuelle et d'éthique professionnelle.

Apparemment, un de vos premiers thèmes de travail en sémiotique a été le problème du savoir, de la dimension cognitive. De cette époque datent votre thèse de troisième cycle sur la dimension cognitive chez Aragon (1979) et votre thèse d'Etat sur le point de vue dans le discours (1984), toutes les deux dirigées par Greimas...

C'était la question d'actualité, à l'époque, puisque le séminaire sur les modalités venait juste de se terminer, le numéro 43 de *Langages* [1976] était publié, et l'article de Greimas sur la véridiction aussi. Et de plus, Genette avait déjà publié *Figures III* [1972], où ces questions sont au centre du chapitre « Discours du récit », et je proposais en quelque sorte à Greimas de montrer la supériorité heuristique et analytique de son modèle sur le terrain même de Genette (que j'admire beaucoup par ailleurs !).

Comment Greimas était-il en tant que directeur de thèse ?

Très libéral, discret et parfois intransigeant. Quand je lui montrais des chapitres, il ne faisait pas grand chose d'autre que m'encourager à écrire la suite. Sa principale intervention a consisté, pour les deux thèses, à m'arrêter : « ça suffit, c'est assez volumineux, il faut soutenir ! »

En soutenance, il était terrible, sans aucune agressivité, mais aussi sans aucune indulgence. Et il y avait chez lui une exigence que j'ai mis longtemps à comprendre (ce qui me rassure, c'est que certains n'ont toujours pas compris !), et qui était de nature éthique : la rigueur était chez lui une posture éthique, une exigence d'impersonnalité de l'écriture scientifique, où les contraintes de l'objet et de la méthode d'analyse fournissaient la seule armature de l'exposé écrit.

L'épistémologie, pour lui, devait être minimale (c'est ce qu'il appelait le « minimum épistémologique »), et ce minimalisme était une règle d'éthique intellectuelle. Concrètement, ce minimum, c'est le « minimum d'indéfinissables » : bien sûr, cela alourdit considérablement le corpus définitionnel de la base conceptuelle, mais c'est cela l'éthique sémiotique : s'imposer un système conceptuel totalement défini et interdéfini, et laisser le moins de choses possibles dans l'ombre ! Et cette posture intellectuelle interdit du même coup au « maître » de se comporter comme un « gourou » ou un homme de pouvoir, car il doit tout déclarer, tout définir, et les notions vagues, implicites ou trop générales qu'il ne parvient pas à expliciter sont sa part d'impuissance, et non son savoir réservé et secret (le minimum épistémologique, justement).

La réaction contre la théorie dans les sciences humaines, avec le retour de balancier post-structuraliste, a consisté à renverser l'équilibre : moins de définitions, moins de concepts identifiés et explicités, donc moins de métalangage, et plus d'implicite, de savoir réservé, de procédures secrètes et de talents non partagés. A l'époque de ma thèse, Barthes représentait pour nous (et d'abord pour Greimas) exactement cette autre posture intellectuelle, puisque dans les dix dernières années de sa vie, Barthes multipliait les indéfinissables et les indéfinis, faisait jouer son talent et son charme intellectuels au détriment de l'exigence méthodologique et conceptuelle. Greimas avait beaucoup de charme et de talent aussi, mais il n'en faisait usage que dans la conversation privée et la relation amicale : dans la pratique scientifique, il s'imposait une abstinence étonnante. J'ajoute qu'au début de la direction de ma première thèse, comme j'écrivais des choses baroques et mal contrôlées pour avoir l'air intelligent à meilleur compte, il m'a tout simplement proposé de passer sous la direction de Barthes : la honte !

C'est auprès de lui que j'ai appris à diriger des recherches, en corrigeant un peu sa méthode, qui n'était vraiment pas assez « interventionniste ». D'abord, le rôle d'un directeur de thèse, ce n'est pas d'être un père, une mère ou un professeur : un directeur de recherche crée les conditions scientifiques, dans une discipline, pour que des doctorants trouvent matière à faire des recherches personnelles dans un projet collectif. Greimas dirigeait ses doctorants à travers la méthode de ses séminaires et le contenu de ses livres, et pas en réécrivant dans le détail les thèses de ses doctorants : j'ai essayé de faire comme lui, tout en aidant un peu plus que lui chacun de mes doctorants. Ensuite, le directeur de thèse est le premier lecteur,

le premier critique, en même temps que le co-responsable de la thèse, et il doit être sans aucune complaisance, jusqu'à la soutenance.

Je dois dire que c'est une position qui est aujourd'hui parfois difficile à tenir : il se fait de plus en plus de thèses, avec de plus en plus de bourses de thèse, et avec de plus en plus de doctorants qui n'ont pas toujours au départ l'envergure intellectuelle pour faire une thèse ; on bute souvent aussi sur le fait que trop de ces candidats au doctorat ont peur de la discussion intellectuelle, et s'effondrent dès qu'on discute trop leurs écrits. Mais c'est aussi une position qui donne des résultats parfois magnifiques, des thèses originales, des contributions essentielles à la discipline.

A la fin des années 80, la sémiotique est en train de connaître une révolution... Quels sont vos souvenirs de cette époque-là ?

La fin des années 80, une fois posée la théorie des modalités, qui faisait la transition entre la sémiotique du récit et celle du discours, c'est d'abord le séminaire sur les passions, le virage « sensible » des recherches sémiotiques, la montée en puissance des approches phénoménologiques, c'est le moment où prend naissance la sémiotique qui se fait aujourd'hui.

Mais c'est aussi l'époque de la « guerre des paradigmes » et du « combat pour la succession », les deux allant de pair : la théorie des catastrophes (Petitot), la sémiotique subjectale (Coquet), la socio-sémiotique (Fabbri, Landowski)... et autant de prétendants à la succession de Greimas.

De fait, Greimas a essayé de préparer cette succession, en organisant mieux le groupe de chercheurs qu'il avait réunis, en s'efforçant de créer une solidarité et de nouvelles habitudes de travail, et suscitant des travaux et des projets qui devaient se dérouler sans lui. Mais comme tout autre grand maître à penser, il n'a pas réussi à régler sa succession, et elle s'est réglée toute seule, une fois qu'il a cessé de s'en occuper, si j'ose dire par la force des choses, et malheureusement après sa mort.

Elle s'est réglée toute seule, en ce sens que ceux qui voulaient lui succéder pour développer leur propre projet singulier ont continué à développer ce projet en se marginalisant de plus en plus, ou en quittant le domaine sémiotique, et que ceux qui avaient à la fois l'énergie et le souci de l'intérêt collectif de la discipline, se sont retrouvés à gérer la « succession » sans l'avoir demandé.

Au cours de ces dernières années de la vie de Greimas, je m'étais un peu éloigné des querelles et des agitations, à la fois parce que j'étais en train de m'installer à l'Université de Limoges, et que j'avais à faire ici, et aussi parce que je ne sentais pas concerné par le « combat des chefs ». C'est à ce moment-là que

Greimas m'a proposé de faire avec lui (ou plutôt « pour lui », certains insinuent « contre lui ») le livre sur les passions, et c'est à ce moment-là que les choses ont pour moi changé de dimension.

Mais il faut préciser à ce sujet qu'en faisant le livre sur les passions, et en le faisant de la manière que vous connaissez, j'étais moi-même en train de créer, sans le vouloir clairement, et parallèlement à Claude Zilberberg, un « paradigme », celui qui deviendra « la sémiotique tensive » (dont je n'avais pas la moindre perspective à l'époque). Cela aura quelques conséquences sur la vie du groupe fondé par Greimas.

Greimas a disparu en février 1992... Dans ce moment-là quel était le rôle de Greimas au Séminaire, était-il toujours présent jusqu'à sa disparition ? Qui parmi ses collaborateurs a pris la direction du Séminaire ?

Dans les dernières années, Greimas essayait de préparer sa succession : d'un côté, il y avait ce que je viens d'évoquer, la bataille pour les paradigmes du futur, et de l'autre, il y avait le séminaire, un outil collectif irremplaçable, un des seuls séminaires créés l'époque du structuralisme qui fonctionnait encore (et qui fonctionne toujours !). Il avait réparti les rôles, et j'étais chargé d'organiser ce séminaire, de faire les invitations, le calendrier, et lui venait, et dirigeait les séances ; puis il est venu irrégulièrement, et plus du tout, quand la maladie l'a saisi.

A cette époque, j'étais le seul de ses anciens élèves qui était à la fois « neutre » dans la guerre des paradigmes, et intégré de manière durable dans l'université avec un poste de Maître de conférences, puis de Professeur. Il m'avait demandé de reprendre la publication des *Actes Sémiotiques* à Limoges, ce que l'ai fait, et de « gérer les acquis » (le séminaire, la vie collective du groupe, etc.).

Quand il est mort, j'ai agi comme s'il était toujours là, sauf qu'il fallait à ce moment-là choisir les thèmes du séminaire, définir l'avenir de la discipline, penser la stratégie, et travailler à l'ancrage institutionnel de la sémiotique. Mais la « petite bande » des fidèles était là, et nous avons depuis cette époque tout fait ensemble, pendant quinze ans : Denis Bertrand, Claude Zilberberg, et plus tard Jean-François Bordron. Eric Landowski avait pris ses distances (souvent quelques milliers de kilomètres !), Jean-Marie Floch participait, mais il était trop occupé par son métier, et sans doute aussi était-il tenté de prendre des distances. Anne Hénault résidait au Canada, et elle était aussi de fait à distance. Joseph Courtés était « retiré sur ses terres » à Toulouse, malheureusement pour des raisons personnelles préoccupantes, et qui ont beaucoup affecté toute la communauté des sémioticiens. Jean Petitot et Jean-Claude Coquet avaient leur propre séminaire, et surtout leurs propres perspectives théoriques ; ils ont parfois participé au séminaire intersémiotique, mais comme conférenciers invités. Il faut

aussi rappeler que juste après la mort de Greimas, c'est grâce à Jean Petitot que le séminaire intersémiotique a pu être inscrit à l'EHESS. Ensuite, il est devenu mon séminaire à l'Institut Universitaire de France, mais il est toujours dans les programmes de l'École.

Pour beaucoup des anciens élèves de Greimas, le deuil a été difficile. L'idée même que le séminaire et la recherche collective devaient continuer n'était pas partagée par tout le monde ; pour certains, la moindre responsabilité assumée par l'un de nous était déjà une prise de pouvoir menaçante ; pour d'autres, la moindre publication ou republication des œuvres de Greimas était devenu une affaire d'Etat, ou d'Ego, selon le cas. Pour ma part, je ne me suis posé aucune question superflue : Greimas m'avait confié non pas sa succession, mais la charge de m'occuper du séminaire, des publications et de l'avenir d'une partie de ses membres qui n'avaient pas de rattachement universitaire, et je l'ai fait.

Sans oublier les belles « Considérations méthodologiques » à guise d'introduction au Dictionnaire du moyen français (1992), que Greimas a publié avec Teresa Keane-Greimas (à l'époque T. Mary Keane), on peut dire que c'est avec vous qu'il a fait ses derniers écrits théoriques : Sémiotique des passions (1991a), auquel vous avez déjà fait allusion tout à l'heure, et l'avant-propos de Le discours aspectualisé (1991b). Comment se passaient ces collaborations ?

L'introduction au *Discours aspectualisé*, je l'ai faite seul et l'ai soumise à Greimas pour la co-signature. *Sémiotique des passions*, c'est autre chose : il y avait le recueil des notes de séminaire de Greimas (deux années consacrées aux passions), recueil qui a été par ailleurs mis à disposition des chercheurs à la bibliothèque du Centre de Recherches Sémiotiques de Limoges. C'est à partir de ces notes que j'ai tout rédigé.

Mais les différentes parties ont été traitées très différemment : le gros chapitre « Epistémologie et méthodologie des passions » a fait l'objet de plusieurs « navettes » entre Greimas et moi, a été très longuement discuté et même disputé ; je l'ai réécrit entièrement plusieurs fois ; le chapitre sur l'avarice a posé moins de problèmes, et je me suis contenté de le rédiger à partir des notes de Greimas, et d'ajouter mes propres considérations, qu'il a acceptées ; le chapitre sur la jalousie a été entièrement conçu et rédigé par moi, et Greimas a fait peu de remarques. J'ai enfin obtenu qu'il rédige lui-même une dizaine de pages d'introduction, et autant en conclusion.

Pour écrire ensemble, on ne doit pas seulement partager une même vision de ce qu'on fait, mais on doit aussi, avant tout, faire des concertations, de petites concessions...

Oui, plus que de « petites concessions », car si nous partagions le même objectif, Greimas et moi, nous avons à l'évidence des conceptions différentes sur la manière de l'atteindre. Ce même objectif, c'était d'exploiter le gisement théorique de plusieurs années de travail collectif sur les passions. Mais la conception de Greimas consistait à affirmer la « continuité » ; la mienne portait plutôt à la « rupture » ; d'où la tension, dans ce livre, entre le rappel des « acquis » et la promotion de la perspective tensive.

Il faut préciser que, parallèlement, Greimas écrivait *De l'imperfection* [1987], dans un dialogue permanent avec Teresa Keane-Greimas, et que sa « rupture » à lui était plus esthétique que tensive. Il m'a confié un jour, en commentant le sous-titre de *Sémiotique des passions*, « Des états de choses aux états d'âme », que dans ce livre, il estimait que nous avions « manqué les états d'âme ». J'en conviens volontiers, mais les « états d'âme », c'était son projet, et pas le mien.

Vos « auteurs fétiches » sont là, tout au long de Sémiotique des passions...

Un homme se définit aussi par les textes auxquels il revient toujours. C'est une des vertus de la recherche sémiotique : on peut revenir pendant dix ans sur les mêmes textes, et y trouver à chaque fois des choses différentes. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé quelques années plus tard de faire *Sémiotique et littérature* [1999] : la plupart des textes que j'étudie dans ce livre m'ont suivi pendant une dizaine d'années. Et publier le livre, c'était une manière d'arrêter ce processus infini : en finir, pour pouvoir passer à autre chose.

Cognition, corps, transdisciplinarité

Pourriez-vous parler un peu de Le savoir partagé (1987) et de sa suite « naturelle », Les espaces intersubjectifs (1989). Ce sont deux œuvres de souffle publiées à peine deux ans une après l'autre...

Je vous ai expliqué que Greimas a dû m'arrêter dans la rédaction de ma thèse d'Etat, car j'étais arrivé à huit cent pages bien tassées. Elle était soutenable, certes, mais pas publishable, et pour plusieurs raisons : d'abord en raison de la taille, ensuite en raison de la difficulté technique de l'exposé, et aussi parce que j'avais pris en certains passages des risques excessifs et inutiles, et enfin parce qu'elle comportait plusieurs problématiques enchâssées qui méritaient d'être extraites et publiées séparément.

J'ai donc tout repris, supprimé les parties les plus faibles, découpé en deux ensembles ce qui restait, et tout réécrit en un an pour en faire deux livres systématiques, cohérents et utilisables.

J'ai bien fait, parce que le devenir de l'un et de l'autre diffèrent en tout : *Le savoir partagé*, qui était mon jardin secret (à cause de Proust, de la théorie du savoir, et de la dimension cognitive), a été très peu lu, peu cité, vite oublié (le lieu d'édition y est sans doute pour quelque chose, mais cela n'explique pas tout) ; *Les espaces subjectifs*, qui était plus méthodologique, plus appliqué, plus « vendeur », mais moins essentiel à mes yeux, a été lu partout, cité des milliers de fois, utilisé dans des dizaines de thèses, et il fonctionne toujours.

Je dois reconnaître pourtant que le premier a moins bien vieilli que le second, et qu'il témoigne d'une manière de faire de la sémiotique qui ne serait plus celle d'aujourd'hui, et que ceci explique sans doute cela.

Vos travaux sur la dimension cognitive ont servi pour « faire le point » sur la question du sujet connaissant en sémiotique : en postulant l'importance de la perception et de la « sensibilité » du sujet – bien sûr, vous n'avez pas été le seul à le faire – vous êtes finalement parvenu à construire un sujet doté de multiples facettes. A l'époque, l'entreprise de « Sémiotique des passions » en est le point culminant, un éloge du sujet, en quelque sorte ?

Je ne suis pas sûr d'avoir fait un éloge du « sujet ». D'abord parce que la sémiotique des passions s'intéresse à l'« actant », et pas nécessairement au « sujet » ; ensuite, parce que Coquet a bien montré, par ailleurs, que l'actant ne peut être un « sujet » que sous certaines conditions méta-modales, et que l'état passionnel de l'actant n'est pas la meilleure situation pour en faire un « sujet ». Je me suis d'ailleurs toujours intéressé à l'actant, depuis la sémiotique de l'observateur jusqu'à celle du corps ; et dans ce parcours, la « subjectivité » (plutôt que le « sujet ») a toujours été pour moi un des « effets » possibles, un effet de la structure de l'actant.

A cet égard, j'ai toujours été fasciné par les conversions actantielles, et la réversibilité des relations actantielles : le jeu des facettes et des combinatoires modales et passionnelles permet de passer en effet de l'« objet » au « sujet », entre autres, avec de nombreux stades intermédiaires. Si on se reporte par exemple à la manière dont la théorie des catastrophes traite les relations actantielles, grâce à la modification des énergies dans les « puits de potentiel », on s'aperçoit que la distinction entre sujet et objet est strictement relative à l'état de ces potentiels, et non à une pré-détermination indépendante.

La multiplication des paliers, des niveaux de pertinence, nous a bien montré combien le sujet peut être « schizophrène », clivé, brisé, malgré l'ordre essentiel qui le tient... malgré son corps ?

Si on se reporte à *De l'imperfection*, on constate que la déhiscence, le clivage, la coupure, etc., sont des conditions élémentaires de l'émergence du sens. Dans *Sémiotique des passions*, c'est la « sommation » qui joue ce rôle, avec sa part de négation, qui arrête les flux, provoque une délimitation et une extraction, etc. Donc *a fortiori*, si l'actant a un corps, ce corps ne devient signifiant que s'il connaît lui aussi de telles déhiscences, de tels décrochages. Je ne sais pas s'il s'agit de schizophrénie ; je crois que le « clivage » schizophrène, c'est justement celui qu'on arrive jamais à réparer. Or le clivage sémiotique élémentaire étant une demande de sens, le sens, c'est très exactement ce qui vient réparer la négation originelle. Donc un actant clivé et « réparé » est tout simplement un actant chargé de sens !

Vous avez toujours eu le goût de la transdisciplinarité. Depuis votre thèse d'Etat – dont l'esprit transdisciplinaire a bien été repéré par J.-L. Excousseau (1984) – à Soma et Séma (2004), vous n'avez pas cessé de faire des allusions plus ou moins explicites au cognitivisme, à la psychanalyse...

Le goût de la transdisciplinarité, c'est sans doute d'abord celui du risque intellectuel. Mais c'est aussi le signe d'une impatience : on affirme d'un côté que les hypothèses et les modèles de la sémiotique ont une pertinence transversale, dans la mesure où la signification est une propriété commune à l'ensemble des faits humains, et on sait aussi que les exigences de scientificité imposent à chaque recherche particulière de se fonder dans un champ disciplinaire strictement défini ; on espère donc un croisement des résultats disciplinaires, qui ne vient jamais. Donc, quand on est suffisamment impatient et imprudent, on est tenté d'opérer ce croisement tout seul.

Mais l'enjeu est de taille, car la sémiotique n'est pas une discipline parmi les autres ; elle ne pourrait d'abord pas exister sans les autres disciplines, qui traitent de la « substance » du contenu et/ou de l'expression ; ensuite, elle traite de la « forme », c'est-à-dire de ce qui se passe quand on réunit les deux plans d'une sémiotique-objet. Il y a donc des « règles » ou des « régularités » à étudier, qui sont non seulement transversales par rapport aux résultats des autres disciplines, mais en outre, d'application ultérieure par rapport à ces résultats. J'ai écrit quelque part que la sémiotique était une « trans-discipline d'aval » : les phénomènes sont hétérogènes, plusieurs disciplines doivent s'en emparer, mais la résolution de cette hétérogénéité, grâce à la sémosis, n'appartient pas à ces disciplines, mais bien à la sémiotique, qui construit la « signification » de ces phénomènes.

En ce qui concerne la psychanalyse, un des vos premiers articles scientifiques

portait justement sur un texte de Freud.² Et maintenant on voit le vieux Freud revenir en Soma et Séma. Est-ce vraiment une affinité de longue date ?

Affinité n'est pas le mot. Il y a à l'évidence de nombreuses zones de complicité entre la sémiotique et la psychanalyse, et Ivan Darrault, par exemple, l'a montré très clairement. Mais je n'en ai exploité qu'une seule, à la fois par prudence et par manque de compétence : cette zone de recoupement se rencontre avec toutes les sciences humaines et sociales, chaque fois qu'elles se donnent des modèles d'interprétation des « effets de sens » qu'elles manipulent.

Et c'est bien le cas pour la psychanalyse : indépendamment de la métapsychologie et de sa propre base théorique, et encore plus de ses objectifs cliniques, les psychanalystes accèdent parfois à un niveau de modélisation qui est proprement sémiotique.

C'est le cas souvent chez Freud, mais c'est aussi le cas chez Anzieu, dont j'ai beaucoup exploité la théorie du « moi-peau ». La différence, c'est que Freud fait

de la sémiotique un peu pour la même raison que Proust : parce qu'il construit des procédures d'interprétation plus ou moins formalisées ; alors qu'Anzieu fait de la sémiotique parce qu'il modélise un processus signifiant en construisant explicitement d'un côté un plan de l'expression et de l'autre un plan du contenu ; Anzieu se réfère d'ailleurs souvent à la sémiotique, où il puise quelques uns de ses concepts.

Toujours sur ce goût de la transdisciplinarité, j'aimerais que vous parliez sur la quantité et la diversité d'objets que vous avez déjà analysés dans vos travaux : d'abord, les arts verbaux de tous les genres (le roman, la nouvelle, le récit ethno littéraire, l'essai, le poème, la lettre), les arts « plastiques » (la photographie, la peinture, le cinéma, la mode), les médias (le reportage journalistique, la télévision, l'affichage)... et encore des thèmes tels que la santé, l'asthme, le luxe, la cuisine, la conversation de table, les pratiques amoureuses, etc. Il ne suffit pas de dire que c'est pure recherche d'exhaustivité menée au nom de l'adéquation... C'est de la « gourmandise » quoi !

C'est surtout une liste qui révèle mon âge canonique et qui dénonce ma productivité compulsive ! Si on compte environ vingt-cinq ans de recherches et de publications, avec une moyenne d'une dizaine par an, comment voulez-vous rester vif et créatif en faisant toujours la même chose sur les mêmes objets ? J'ai un plaisir profond à faire de la sémiotique, à écrire de la sémiotique, et pour satisfaire ce plaisir sans qu'il s'étiole, il faut tout de même un peu de variété !

² Cf. Fontanille (1983).

Pourtant mes raisons ne sont pas toutes égoïstes : je me suis toujours efforcé de rester à l'écoute des tendances, non pas par goût des vogues et des modes, mais parce qu'il est indispensable d'avoir cette écoute (on dit aujourd'hui « cette veille scientifique ») pour proposer aux étudiants des sujets de recherche qui soient en rapport avec les attentes du moment. L'élargissement progressif de mes champs d'étude suit en somme les résultats de cette « veille stratégique ».

Nos amis linguistes, les « vrais » linguistes, dirais-je, pour les satisfaire, nous reprochent justement d'être toujours trop « gourmands » par rapport aux langages. . .

S'ils étaient lucides et bienveillants, ils devraient au contraire nous être reconnaissants d'explorer en permanence les marges et les extensions de leur propre champ, de leur éviter de le faire, et de prendre les risques à leur place ! Mais non seulement ils ne nous sont pas reconnaissants de le faire, mais en outre, ils sont agacés quand nous revenons dans le champ, sur leur propre terrain. Quelle ingratitude !

Présence de Zilberberg

Vous avez déjà parlé sur le moment où la sémiotique a commencé à changer de manière irréversible. Est-ce que vous ne croyez pas qu'à l'origine de ce changement se trouve, au fond, l'Essai sur les modalités tensives (1981), de Claude Zilberberg ?

Je le crois en effet. Si j'ai souhaité faire un livre avec Claude Zilberberg, c'est justement parce que j'ai voulu travailler avec lui l'intersection entre son œuvre personnelle et les suites à donner à *Sémiotique des passions*. Au moment de la sortie de *l'Essai sur les modalités tensives*, Herman Parret a dit publiquement que ce livre était génial. Et puis tout le monde est passé à autre chose. Zilberberg pense et écrit de manière très compliquée, mais ce n'est pas une raison pour s'épargner l'effort d'aller avec lui au fond des choses.

Je crois que votre premier travail conjoint avec Claude Zilberberg a été un numéro des Nouveaux Actes Sémiotiques, Valence/Valeur (1996). Après ces premières propositions théoriques tout à fait bouleversantes pour l'avenir de la sémiotique, on a vu paraître Tension et Signification (1998), une sorte de Dictionnaire III de sémiotique. Parlez-moi à propos de cette expérience que vous avez déjà qualifiée comme « une des plus belles aventures intellectuelles, et une des plus difficiles » que vous avez connue.³

³ Cf. Fontanille (2005).

Le projet était en effet très ambitieux, et à plusieurs étages. Tout d'abord, renouer le fil entre les hypothèses de Claude, qui dataient de presque vingt ans, et les résultats de la sémiotique des passions. Ensuite, capitaliser sur cette sémiotique, et sur ses développements « tensifs » ultérieurs, pour proposer un « corpus » théorique cohérent. Enfin, en effet, proposer une sorte de suite au *Dictionnaire* de Greimas et Courtés.

Nous avons travaillé de manière très systématique, en établissant la liste des concepts que nous voulions traiter, en définissant une grille commune pour la conception et la rédaction de tous les chapitres, et en nous répartissant ensuite les différents chapitres. C'est à ce moment que les plus grandes difficultés sont apparues, parce que la différence entre nos styles de pensée et d'écriture sémiotique a alors éclaté.

Nous avons alors retravaillé réciproquement nos chapitres respectifs, longuement et douloureusement, jusqu'à ce que l'ensemble du texte soit homogène de bout en bout. Un lecteur averti doit encore pouvoir reconnaître les chapitres qui ont été rédigés à l'origine par Zilberberg ou par Fontanille, mais cela n'affecte pas la cohérence d'ensemble. L'expérience est passionnante, parce qu'il faut alors pénétrer la pensée d'autrui, intimement, la restituer, l'épurer, et surtout faire reconnaître et accepter cette épure par l'autre. Il en résulte une complicité intellectuelle qu'aucun accident de la vie ne peut effacer.

Mais la confrontation la plus difficile nous attendait encore : l'éditeur nous demandait de réduire de 40% le volume : quelques chapitres ont disparu, et dans chaque chapitre, une série régulière de développements parallèles a aussi été supprimée. Chacun de notre côté, Claude dans le *Précis de grammaire tensive* [2002], et moi dans *Sémiotique du discours* [1998], nous avons pu utiliser ces parties sacrifiées.

Quelle est l'importance que vous accordez au schéma tensif au sein de la sémiotique dite tensive ?

Les schémas tensifs sont, dans les limites de la sémiotique tensive, la même chose que le carré sémiotique, dans les limites de la sémiotique catégorielle et de la sémantique structurale. Autrement dit, la structure tensive est l'articulation élémentaire de la sémiotique tensive, le modèle minimal qui permet ensuite de savoir de quoi on parle quand on décrit des tensions sémantiques. Mais la relation entre les deux domaines est aussi importante : à savoir que le schéma tensif explique d'abord la manière dont les valeurs se forment à partir des perceptions (en intensité et en étendue), et ensuite les valeurs en question peuvent être organisées en « système de valeurs » par le carré sémiotique, grâce aux opérations de négation et d'affirmation.

Le carré sémiotique naît déjà « intégré » au parcours génératif - du moins comme on l'entend jusqu'au Dictionnaire I (1979). On peut y « disposer » (ou superposer), en encombrant ses quatre coins, des éléments extraits des plusieurs niveaux de construction de la signification et, apparemment (ou naïvement ?), on n'y trouve pas de grands problèmes d'intégration entre ces différents niveaux. En faisant opérer une logique « schématique », « topologique », au contraire de la logique binaire exclusive, le schéma tensif a imposé de nouvelles exigences à la théorie... Croyez-vous vraiment qu'aujourd'hui nous sommes déjà capables d'extraire du schéma tout son pouvoir heuristique ?

C'est une hypothèse de travail. Comme toute hypothèse, elle doit être validée par des études concrètes et par des questionnements épistémologiques. Actuellement, on peut dire que les tentatives de validation par l'analyse donnent des résultats intéressants, en termes d'adéquation. Mais il ne faut jamais oublier que l'une des validations nécessaires, au nom de la cohérence et non plus de l'adéquation, reste la possibilité d'une conversion ultérieure en « structure élémentaire de la signification ».

En outre, la structure tensif permet d'articuler explicitement plusieurs couches de catégorisation, au moins deux à deux. Elle fournit donc une solution pratique et théorique à la fois aux « homologations sauvages » qui se traduisaient chez certains sémioticiens par des « empilements » aux quatre coins du carré.

Encore une fois on voit qu'en sémiotique, comme dans le génie civil, on commence toujours le bâtiment à partir de ses fondations, quand, de fait, en s'agissant d'idées, il serait beaucoup moins risqué de faire l'inverse... Sommes-nous toujours des idéalistes ?

L'idéalisme, dans les recherches sémiotiques, est battu en brèche de tous côtés. Pour commencer, avec la structure tensif, on ne part plus d'une hypothèse idéale sur la structure élémentaire, mais d'une prise en considération de l'« impression » première, de l'affect provoqué par un événement figuratif, une tension perçue entre des intensités et des quantités. Ensuite, les tendances actuelles de la recherche sémiotique sont de plus en plus « réalistes », et affrontent les pratiques sociales, les interactions vécues, la complexité et l'hétérogénéité des sémiotiques-objets telles qu'elles se présentent en tant que phénomènes.

« Tactiques didactiques »

Vous écrivez dans l'avant-propos de Sémiotique du Discours (SD, 1^{ère} éd. 1998, 2^{ème} éd. 2003) : « Nous prenons ici le risque de ne pas attendre que le temps travaille à notre place ». Voilà un mea culpa tout à fait exemplaire qui touche le coeur de la

question de la transmissibilité de la sémiotique : le problème du point de vue du théoricien-enseignant...

En tant que projet scientifique spécifique, autonome, la sémiotique a à peine un siècle. Elle est donc sans cesse en mouvement, entre plusieurs « paradigmes » ; des courants théoriques se forment et disparaissent, d'autres se prolongent et se convertissent ; en outre, comme elle appartient à plusieurs champs disciplinaires en même temps, elle est soumise aussi aux mouvements propres à ces autres disciplines. Du point de vue didactique, il nous manque toujours le recul qui permettrait de décider quels sont les fondamentaux ; et, toujours pour les mêmes raisons disciplinaires, selon qu'elle est enseignée dans la perspective des sciences du langage, des sciences de l'information et de la communication, de l'histoire de l'art, ou même de la mercatique, ce qu'on croit être les fondamentaux change aussi.

Dans les formations que j'ai créées à Limoges, nous accueillons des étudiants qui viennent de la plupart des grands centres de sémiotique français et étrangers, et on peut constater qu'ils ont appris des choses bien différentes : certains connaissent le carré sémiotique mais sont incapables de faire une analyse narrative ; d'autres ont entendu parler des passions mais ne connaissent pas la théorie des modalités ; d'autres font des structures tensives mais ne savent pas un mot des structures actantielles.

La difficulté de l'enseignement de la sémiotique ne tient pas à sa complexité propre, car toutes les sciences sont complexes, et certaines beaucoup plus que la sémiotique. Il est vrai que la plupart des étudiants qui se tournent vers la sémiotique ont rarement été préparés par leurs études antérieures à aborder une science difficile. Mais le problème principal tient à l'instabilité de la complexité sémiotique : le jour où nous serons capables de concevoir un vrai manuel (ce que les éditeurs américains appellent un « *handbook* »), rassemblant toutes les connaissances nécessaires pour former des sémioticiens, et dont on dira que celui qui ne l'a pas lu n'est pas un vrai sémioticien, alors la question de l'enseignement de la sémiotique aura fait un grand progrès.

Si vous comparez, et vous allez le faire dans votre thèse, les différents « manuels » de sémiotique existants, vous constaterez qu'ils se répètent sur certains points, mais qu'ils sont aussi très différents les uns des autres, et pas seulement pour des raisons de tactique didactique, mais bien pour des raisons d'options théoriques ou méthodologiques. J'en étais conscient en écrivant mon propre « manuel », *Sémiotique du discours*, et j'ai donc voulu clairement annoncer la couleur : ce livre ne prétend pas redire et réorganiser les fondamentaux, il ne prétend pas être le manuel de référence couvrant toute la sémiotique ; il cherche seulement à recueillir les acquis de dix ans de recherches en matière de sémiotique discursive, tout en les ancrant dans les connaissances antérieures.

En SD, vous ne citez que les précurseurs, que les auteurs fondamentaux – vos auteurs fondamentaux, dirais-je. Or, cet ouvrage est un manuel didactique, genre censé toujours être « accessible »...

Le discours didactique n'est pas un discours de seconde main, ou de nième main. Justement, si un enseignant propose une approche originale ou personnelle d'une discipline, il doit s'imposer de la référer aux ouvrages originaux. L'empilement des manuels et des ouvrages plus ou moins vulgarisateurs, à l'intérieur desquels chacun fait référence aux précédents, est la pire des choses en matière de construction didactique, puisque les déformations et réinterprétations s'ajoutent les unes aux autres, on finit par perdre de vue les concepts fondateurs.

En outre, les « auteurs fondamentaux » ne sont pas plus difficiles que d'autres, parfois même ils peuvent être plus simples. Une des missions de l'enseignant de sémiotique, c'est de conduire les étudiants à lire et travailler ces auteurs fondamentaux, pas de les encourager à empiler les manuels. En somme, le fait que, dans ce livre, j'ai choisi de ne faire référence qu'à quelques grands textes fondamentaux, au lieu de parcourir toute la littérature sémiotique actuelle, y compris les textes de haut niveau scientifique, c'est bien la preuve que ce livre est « didactique », même si ce n'est pas au sens strict un « *handbook* ».

Vous donnez très peu d'exemples dans SD...

Il y en a quelques uns, mais ce sont plus des illustrations, pour alléger l'exposé, que des exemples d'analyse. Je n'aime pas beaucoup les exemples, car à la différence de la plupart des autres sciences, les sciences herméneutiques ne peuvent pas, dans chaque situation-occurrence analysée, éliminer les variations non pertinentes ; il en résulte que chaque objet d'analyse est irréductiblement spécifique, et que l'analyse ne vaut que pour un cas particulier, même si le modèle et la méthode sont généralisables.

De plus, dans une véritable perspective didactique, les exemples devraient être des exercices pratiques, réalisés non pas par l'auteur, mais par le lecteur, et en général, dans les manuels existants, les analyses concrètes sont plus efficaces pour faire la démonstration des talents de l'auteur que pour augmenter la compétence des lecteurs. Dans *Sémiotique et littérature*, en revanche, il y a une étude complète dans chaque chapitre, pour pousser jusqu'au bout les potentiels d'une hypothèse théorique ou méthodologique ; mais justement, ce n'est pas un manuel...

D'après vous, quelle est la formation « idéale » pour le sémioticien ou plutôt pour l'aspirant-sémioticien ?

Nous voilà revenus au point de départ, à la première question. Si je devais aujourd'hui concevoir un programme d'enseignement complet de la sémiotique, il comprendrait d'abord une série de lectures commentées des principaux auteurs fondateurs, Saussure, Pierce, Hjelmslev, Benveniste, Greimas et Eco, notamment. Il définirait ensuite une ligne théorique d'ensemble, à partir de ces auteurs, qui serait pour moi celle de la sémiotique générative.

Pour en faire l'exposé, il pourrait s'inspirer du parcours génératif tel qu'il était exposé à la fin des années 80, notamment par Courtés. Il faudrait en enrichir aujourd'hui (i) la composante modale, (ii) la composante énonciative, et surtout (iii) la composante figurative, puisqu'il y a eu récemment quantité de propositions sur la perception, l'espace et le temps. Pour ce qui concerne le dernier étage du parcours génératif, celui de la sémiotique discursive, il faudrait intégrer la théorie des instances énonçantes de Coquet, la sémiotique des passions, les éléments de phénoménologie intégrés à la sémiotique.

Mais une des évolutions les plus claires de la sémiotique d'aujourd'hui, comparée à celle de Greimas et Courtés, tient justement à son rapport avec le parcours génératif : dans les années 70-80, la perspective était surtout ascendante, et constructiviste, le parcours génératif étant surtout considéré dans sa fonction « générative », dans l'esprit des grammaires génératives de l'époque ; aujourd'hui, avec les progrès de la sémiotique discursive, l'approche est plutôt descendante, partant de la perception figurative complexe, pour retrouver des structures plus simples et plus abstraites. Et cet usage analytique et catalytique du parcours génératif, plus propre à décrire et expliquer, est aussi plus adapté aux attentes des étudiants d'aujourd'hui.

Enfin, l'apprentissage devrait se diversifier en fonction des compétences et des parcours antérieurs des apprentis sémioticiens, qui doivent découvrir la sémiotique du visible, des pratiques et des interactions sociales, des médias nouveaux et anciens...

Et, au cours de cet apprentissage, beaucoup de pratique dirigée, car la sémiotique, c'est aussi un « tour de main », une manière de regarder, d'approcher un objet, de conduire une interprétation, et surtout d'exposer une argumentation, de manière à ce qu'elle s'approche le plus possible d'une démonstration. On sait bien qu'il ne s'agit jamais d'une véritable démonstration (justement parce qu'on ne peut pas éliminer les variations non pertinentes), mais au moins, en s'imposant cet exercice ascétique, on s'épargne les facilités rhétoriques et les approximations descriptives.

On ne peut pas dire que ce n'est qu'une mode passagère parce que cela se pratique depuis longtemps : chaque sémioticien fait son manuel à lui, et certains

en font même deux ou plus. Et cela se passe partout dans le monde... Qu'est-ce que vous en pensez ?

Je crois que j'ai déjà répondu à cette question, mais je vais y revenir sous un autre angle. Oui, il semble qu'on ne peut être admis comme un sémioticien adulte et chevronné que si on a fait un manuel ; je rappelle que, pour ma part, je fais quelques réserves sur le statut de manuel de mon propre livre : c'est un livre qui est didactique à propos de choses qui ne sont pas nécessairement des contenus de manuel.

De fait la prolifération des manuels en annule la pertinence : s'il y en a autant, et si chacun fait le sien, c'est qu'il est impossible de s'entendre sur le corps de connaissances stables qui constitueraient les fondamentaux de la sémiotique. Ce n'est pas seulement la faute des sémioticiens : c'est le malheur des sciences humaines et sociales en général, et plus spécialement des sciences herméneutiques, qui sont très sensibles aux effets de mode. A Limoges, auprès de mes étudiants, j'ai dû clairement protester par exemple contre l'abandon des modèles narratifs et actantiels : dédaigneusement, ils considéraient cela comme « la vieille sémiotique », et ne voulaient plus entendre parler que de tensivité. Et c'est ainsi qu'on voit apparaître dans les congrès et les colloques des sémioticiens manchots, unijambistes ou n'a-qu'un-œil : ils connaissent une partie de la discipline, et pas les autres !

Mais il y a probablement une autre raison à cette prolifération : comparez les listes de publications des uns et des autres, appréciez la proportion des livres et des articles « de recherche », et celle des manuels et des exercices de vulgarisation. Il y a finalement très peu de sémioticiens, dans le monde, qui produisent des idées nouvelles, et surtout qui en produisent assez pour former des ensembles conceptuels cohérents, susceptibles d'être synthétisés dans des livres « innovants », des livres « de recherche ». Et vous conclurez avec moi que dans la plupart des cas, les manuels prennent la place des livres de recherche qui pourraient faire progresser la discipline. Non, vous ne conclurez pas cela avec moi, car vous êtes encore trop jeune pour prendre le risque de vous mettre tout le monde à dos !

Je vais éviter de faire des listes, car ce serait vraiment cette fois une provocation, mais je peux prendre deux exemples de sémioticiens français que je connais bien, et qui n'ont jamais fait de manuel, et dont tous les livres sont des ouvrages de recherche : Landowski et Coquet. Les deux, chacun à sa manière, ont fait progresser la recherche sémiotique, y compris en malmenant les idées reçues : de manière très significative, ce sont l'un et l'autre des sémioticiens qui ont construit leurs théories « contre » les courants dominants et les systèmes établis, qui ont polémique et bataillé, mais il en résulte une avancée significative de la discipline,

l'un du côté des esthésies interactives, l'autre du côté des instances énonçantes.

Ceci dit, il faut tout de même reconnaître que la prolifération des manuels de sémiotique en toutes langues est aussi un signe positif, et en deux sens : tout d'abord, c'est le signe que l'enseignement de la sémiotique motive les sémioticiens ; cela leur donne le goût des cours systématiques, écrits, et donc, publiables ; et c'est ensuite le signe d'un bon ancrage institutionnel de la sémiotique dans le monde : toute une génération se retrouve aujourd'hui dans les universités, y a acquis une expérience et souhaite la faire partager.

Le devenir de la sémiotique

À propos de l'épistémologie, Bruno Latour a dit qu'elle est « comme l'amiante. C'est un produit dont on a floqué tous les bâtiments pour éviter les incendies et maintenant on s'aperçoit qu'il y a des maladies professionnelles ».⁴ Voilà une manière curieuse d'envisager le problème des indéfinissables, duquel d'ailleurs vous avez déjà traité. Est-ce précisément cela que la sémiotique a toujours voulu éviter ?

Dans la bouche de Bruno Latour, cette métaphore est amusante, car si quelqu'un est capable de tenir un discours épistémologique de haut niveau, c'est bien lui.

Mais il a raison : la tendance à faire proliférer le discours épistémologique est souvent inversement proportionnelle à la puissance méthodologique et opératoire. Les ennemis les mieux intentionnés des sciences humaines trouvent qu'elles manipulent beaucoup de généralités, habillées d'une terminologie compliquée ; s'ils sont moins bien intentionnés, ils disent que ces généralités sont des banalités, ou des poncifs millénaires !

Dans les programmes de recherche nationaux, le domaine des sciences humaines et sociales est le seul où l'on trouve normal de faire une place à part significative aux questions épistémologiques. C'est tout de même étrange !

La sémiotique conçue par Greimas (tout spécialement celle-là) était conçue justement, en effet, pour éviter cette dérive, et pour construire des modèles d'analyse, pour expliciter des méthodes, et se nourrir de l'étude des corpus. C'est la raison pour laquelle le niveau épistémologique selon Greimas, celui où l'on rassemble les concepts indéfinissables, est aussi celui qui est le plus limité ; la notion de « minimum épistémologique », que j'ai déjà évoquée, est destinée à cela : réduire au plus petit nombre possible les indéfinissables, et développer au maximum le niveau inférieur, celui de la théorie, où tous les concepts doivent être interdéfinis.

⁴ Cf. Weill (2006).

Votre intérêt pour la « sortie du texte » est de plus en plus croissant...

C'est un intérêt tactique, dans une perspective stratégique. S'il cela ne dépendait que de moi, je n'aurai aucun intérêt à sortir du texte ; je m'y sens parfaitement à l'aise. Mais j'observe d'un côté que le rattachement de la sémiotique aux sciences du langage, rattachement qui repose sur la limitation textuelle, n'a pas rapporté grand chose à la sémiotique. Les sciences du langage se sont tournées vers le cognitivisme, à la recherche de positivités plus accessibles et plus tangibles que celles de la parole en elle-même ; et les relations actuelles entre la sémiotique et la linguistique sont plus que fragiles.

Et de l'autre, j'observe aussi que la demande est forte dans des domaines où la limitation au texte est improductive : dans les domaines sociaux, dans les usages des TIC, dans les applications mercatiques, en somme, dans presque toutes les occasions où la sémiotique pourrait faire la démonstration de son utilité spécifique. Et il n'est donc pas étonnant que beaucoup de jeunes sémioticiens, ou prétendus tels, s'engagent dans cette voie.

Mais dans ces terres à défricher, il n'y a plus de repères, et cela peut conduire soit à des extensions abusives des méthodes textuelles (à des objets d'analyse qui ne sont pas des textes), soit à des improvisations où la sémiotique se dissoudrait définitivement. Et c'est la raison pour laquelle je m'intéresse à ce qui n'est plus du texte, aux pratiques, aux stratégies, pour anticiper sur le mouvement, et pour dire clairement : allons-y, mais cette « sortie du texte » est un programme de recherche en soi, un défi auquel il faut répondre explicitement.

Et concrètement, ce n'est pas du tout la même chose que de faire l'analyse sémiotique d'une pratique, d'un comportement, d'une forme de vie, et d'un texte. La sémiotique est la même, mais les concepts et les procédures ne sont pas tous les mêmes.

Il ne s'agit absolument pas ici de chercher à vous piéger, mais... qu'est-ce qu'une pratique ?

Une pratique est constituée en surface d'un ensemble d'actes, dont la signification est rarement donnée d'avance, et qui se construit « en temps réel » par des adaptations de ces actes les uns par rapport aux autres. Elle se définit aussi par sa thématique principale, qui fournit le « prédicat » central de la pratique, autour duquel s'organise un dispositif actantiel comprenant un opérateur, un objectif et surtout d'autres pratiques avec lesquelles elle interagit.

Si on se reporte à la sémiotique de Greimas (ou à celle de Rastier), la sémiotique des pratiques constituerait un développement (extra-textuel et social) de la dimension « thématique », dont on sait juste qu'elle est intermédiaire entre

la figurativité et la narrativité, qu'elle combine les deux, mais dont on n'a jamais fait grand cas.

Pour l'analyse sémiotique, une pratique doit être réduite pour commencer à une « scène prédicative », c'est-à-dire à ce noyau syntagmatique qui caractérise le fonctionnement des thématiques.

Encore là-dessus, pour reprendre la formule « doctrinale » que Greimas a introduite : « Hors des pratiques, point de salut » ?

Non, pas du tout ! Les pratiques ne sont qu'un des ensembles signifiants dont nous avons à rendre compte, à côté des textes, des objets, des formes de vie, notamment. Si on tient au principe d'immanence, et j'y tiens pour des raisons heuristiques (et non doctrinales), alors il faudrait dire « Hors des sémiotiques-objets, point de salut ! »

La deuxième année de votre séminaire sur les pratiques vient de finir.⁵ Considérez-vous que le thème a été bien exploré ? Quels en seraient les développements « naturels » ?

Nous avons exploré une grande diversité de pratiques. Nous avons appris à sortir du texte sans sortir de la sémiotique, et aussi à articuler le texte et les pratiques qui en font usage. Nous avons travaillé sur les pratiques sans en faire un horizon doctrinal, ce qui nous différencie par exemple de la « praxématique ». Nous avons dégagé quelques règles de la construction des valeurs dans les pratiques, notamment à travers l'analyse de nombreuses formes syntagmatiques. Nous avons aussi validé quelques hypothèses sur les composants, et sur les procédures d'identification des pratiques.

Les développements « naturels » seraient de trois types : (i) une étude systématique des valeurs pratiques, qui nous conduirait sans doute à donner plus de place à l'éthique et aux déontologies en sémiotique ; (ii) une ouverture plus volontaire sur l'ensemble des pratiques sociales touchant aux médias, car les médias utilisent des « textes » que nous connaissons bien par ailleurs (texte verbal, texte publicitaire, texte visuel, etc.), mais dans une perspective médiatique, qui est déjà elle-même de nature pratique et stratégique ; (iii) une théorie complète et explicite des pratiques, qui n'existe pas encore.

Dans votre conférence de clôture⁶ du dernier séminaire, vous avez affirmé que

⁵ Séminaire Intersémiotique de Paris: année 2004-2005, « Pratiques Sémiotiques » ; année 2005-2006, « Pratiques & Stratégies Sémiotiques II : Formes syntaxiques ».

⁶ « Pratique et éthique », intervention de J. Fontanille au Séminaire Intersémiotique de Paris du 31 mai 2006.

l'émergence de l'étude de l'éthique et des pratiques en sémiotique est due, entre autres, aux travaux de plus en plus nombreux sur les médias. Or, même les objets les plus « esthétiques » relèvent eux aussi d'un champ de pratiques, d'un champ éthique. Ou'est-ce qu'il y a dans les médias qu'on ne le puisse pas trouver dans les autres objets déjà analysés aux débuts de la sémiotique ?

Non, bien entendu, les médias ne sont pas les seuls objets d'analyse qui vont nous permettre d'avancer. Mais si je compare au conte et au mythe populaires, je me ferai mieux comprendre. Greimas a construit sa sémiotique narrative à partir de théories anthropologiques du conte et du mythe, celle de Propp, celle de Lévi-Strauss, qui étaient exclusivement textuelles.

Or tout le monde sait que les contes et les mythes entrent dans des usages sociaux, dans des pratiques qui leur confèrent leur sens « pragmatique », c'est-à-dire qui, même d'un point de vue textuel, leur confèrent une orientation tactique ou stratégique qui ne peut pas ne pas infléchir la syntaxe discursive elle-même. Et ces pratiques sont pour la plupart perdues, inaccessibles, et c'est pourquoi il faut nous contenter d'une sémiotique textuelle !

C'est la même chose pour la rhétorique : la rhétorique générale a décliné, s'est réduite à la rhétorique restreinte, à mesure que l'on perdait le sens de la pertinence des pratiques argumentatives, des pratiques sociales où l'on faisait usage des figures et des tactiques argumentatives.

L'avantage, avec les médias, c'est que les pratiques sont vivantes, présentes, envahissantes, au point d'étouffer même les textes. Mais ce ne sont pas les seuls objets d'analyse qui comprennent une pratique, évidemment.

Nous, les sémioticiens, nous sommes des drôles de types. Notre projet est dès son origine mise en cause par les autres disciplines des Sciences Humaines. Je trouve que ce n'est pas par hasard que nous avons volontiers le syndrome de la voix qui crie dans le désert... Croyez-vous que nous sommes en voie d'extinction ?

Tant qu'il y aura de jeunes doctorants de qualité, je garderai espoir. Et je ne me considère ni comme une voix qui clame en vain dans le désert, ni comme un échantillon d'espèce en voie de disparition.

Il y a des gens que vous appellent déjà « post-greimassien » ! Cela m'étonne un peu... Est-ce vrai ?

Jouons un peu : il vaut mieux, vu mon âge, qu'on me considère comme « post-greimassien », plutôt qu' « anté-greimassien ». Je suis greimassien parce que j'ai trouvé dans la théorie de Greimas l'armature d'un projet sémiotique de longue

durée ; je n'ai aucune préoccupation d'orthodoxie ou de fidélité (pas plus que d'hétérodoxie ou d'infidélité) : aussi longtemps que cette théorie me semblera fondée pour le travail que je souhaite accomplir, elle restera la mienne.

Mais j'ai développé, avec quelques uns de mes amis les plus anciens (Bertrand, Zilberberg, Bordron), une méthode et un espace de discussion (le séminaire de Paris) qui m'ont conduit à tracer mes propres voies, pour répondre à des questions qui se posaient, dans le prolongement des derniers travaux faits avec Greimas : la tensivité, le corps, etc. On peut toujours s'amuser à dire que c'est « post » ; pour moi, ce sont mes propres voies, c'est tout.

Les préfixes dont on use depuis vingt ans (surtout « post ») n'ont pas beaucoup de sens, du point de vue de l'histoire d'une discipline : c'est même une manière de ne pas faire l'histoire d'une discipline que de se contenter de dire, même avec des préfixes, « ça c'est avant », « ça c'est après ».

En revanche, ce qui a beaucoup de sens pour moi, c'est de rendre à Greimas ce qu'il m'a donné ; et comme il n'est plus là pour recevoir quoi que ce soit, je ne peut rendre qu'à ce qu'il a laissé, c'est-à-dire rendre à sa pensée et à sa théorie. Donc, je m'efforce de « faire vivre » la pensée de Greimas ; et « faire vivre une pensée », ce n'est pas la répéter à satiété, et à l'identique indéfiniment ; faire vivre une pensée, c'est la travailler, explorer ses impensés, la pousser dans ses retranchements, expérimenter des voies transverses, la confronter à ses propres silences, etc. C'est en somme penser par soi-même avec l'autre, même absent.

Donc, globalement, ce qui ne donne pas l'impression d'une répétition fidèle et orthodoxe, et pour qui ne sait pas ce que c'est que « faire vivre une pensée », c'est du « post ».

Une dernière question. En m'abonnant pour l'année 2006 aux Nouveaux Actes Sémiotique (NAS), j'ai appris qu'il serait la dernière année de la publication. Il fait longtemps que vous êtes responsable par les NAS, dès sa création en fait... Quels sont vos nouveaux projets à ce propos ?

J'ai décidé de passer la main. Anne Beyaert⁷ reprend le flambeau, à sa manière, avec ses objectifs, et un autre concept de publication. Depuis plusieurs années, je savais qu'il fallait changer de concept, pour toucher de nouveaux publics, mais je ne voulais pas le faire moi-même, et j'attendais de trouver quelqu'un qui soit motivé pour cette nouvelle aventure. C'est fait.

Quant à mes propres projets, j'en aurai bientôt ! Pour le moment, je suis très occupé à l'Université de Limoges, et mes projets sont ceux de mon université.⁸

⁷ Anne Beyaert-Geslin, Maître de conférences à l'Université de Limoges.

⁸ Jacques Fontanille est Président de l'Université de Limoges depuis 2005.

PORTELA, J. C. Conversations with Jacques Fontanille. *Alfa*, São Paulo, v.50, n.1, p.159-186, 2006.

- **ABSTRACT:** *This interview is concerned with Jacques Fontanille's intellectual course, who is the founder of the Semiotic Researches Centre (Limoges University, France) and also the responsible for the Intersemiotic Seminar of Paris. Fontanille is a theoretician whose scientific activity mingles with the historical and theoretical course of the Semiotics inspired by A. J. Greimas. In this interview by mail finished in summer 2006, he speaks about the episodes that marked the beginnings of his career and notably about the most recent developments in Semiotics.*

- **KEYWORDS:** *Semiotics; passion; tensivity; epistemology; didactics; practice.*

Bibliographie des ouvrages cités

EXCOUSSEAU, J.-L. Thèse. *Actes Sémiotiques: Bulletin*, Paris, v.7, n.31, p.57-60, 1984.

FONTANILLE, J. Pouvoir didactique/Pouvoir analytique chez Freud. In: *Colloque d'Albi - Pouvoir et Dire. Actes...* Albi, n.4, p.44-82, 1983.

_____. *Le savoir partagé : sémiotique et théorie de la connaissance chez Marcel Proust*. Paris: Hadès, Amsterdam: Benjamins, 1987.

_____. *Les espaces intersubjectifs*. Paris : Hachette, 1989.

_____. *Sémiotique du discours*. Limoges : PULIM, 1998.

_____. *Sémiotique et littérature*. Paris : PUF, 1999.

_____. *Soma et séma*. Paris : Maisonneuve et Larose, 2004.

_____. *Lettre à Claude Zilberberg (29 juin 2005)*. Disponible sur le site : <http://claudezilberberg.net/hommage/homset.htm>. Dernier accès: 10 juin 2006.

FONTANILLE, J., ZILBERBERG, C. Valence/valeur. *Nouveaux Actes Sémiotiques*, Limoges, n. 46-47, 1996.

_____. *Tension et signification*. Liège : Pierre Mardaga, 1998.

GENETTE, G. *Figures III*. Paris : Seuil, 1972.

GREIMAS, A. J. *Sémantique structurale : recherche de méthode*. Paris : Larousse, 1966.

_____. *Maupassant: La sémiotique du texte : exercices pratiques*. Paris : Seuil, 1976.

_____. *De l'imperfection*. Périgueux : Pierre Fanlac, 1987.

_____.; COURTÉS, J. *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette, 1979.

_____.; FONTANILLE, J. *Sémiotique des passions* : des états de choses aux états d'âmes. Paris : Éditions du Seuil, 1991a.

_____. Avant-propos. In : FONTANILLE, J. (Dir.), *Le discours aspectualisé*. Limoges: PULIM, Amsterdam : Benjamins, 1991b, p.5-16.

_____.; KEANE, T. M. *Dictionnaire du moyen français*. Paris : Larousse, 1992.

LANGAGES. Paris: Larousse, n.43, 1976.

ZILBERBERG, C. *Essai sur les modalités tensives*. Paris : Benjamins, 1981.

ZILBERBERG, C. Précis de grammaire tensive. *Tangence*, Rimouski, n.70, p.111-143, 2002.

WEILL, Nicolas. Rencontres : Bruno Latour. *Le Monde des Livres*, p.12, 28 avril 2006.